

**Banque « Agro-Véto »**

**C – 0418**

**FRANÇAIS**

**Durée : 4 heures**

**Rappel : L'usage d'une calculatrice est interdit pour cette épreuve.**

*Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il a été amené à prendre.*

**1°) Résumez le texte** de Francis Fukuyama en 300 mots avec une tolérance de plus ou moins 10 %. Indiquez, à la fin de votre résumé, le nombre de mots utilisés.

**2°) Essai** : Quelles réflexions vous inspire l'affirmation suivante de Francis Fukuyama :

« La ligne rouge qui définit la dignité humaine universelle devrait donc être renforcée, en permettant à l'Etat de s'assurer que personne ne reste à l'extérieur. »

Dans une Europe et une Amérique qui se sont entièrement sécularisées au cours des deux dernières générations, nous voyons survivre une croyance dans le concept de dignité humaine, qui est aujourd'hui complètement coupée de ses racines religieuses. Et pas seulement survivre : l'idée que l'on pourrait exclure un groupe de population pour une raison de race, de genre, d'infirmité, etc., du cercle magique de ceux qui méritent que l'on reconnaisse leur dignité humaine, attirerait l'opprobre définitif sur la tête de tout politicien qui la reprendrait à son compte. Le philosophe Charles Taylor déclare, à ce sujet : « Nous croyons qu'il serait parfaitement inepte de tracer des frontières plus restreintes que celles de la race humaine dans son ensemble » ; et si quelqu'un s'avisait de le faire, « nous devrions immédiatement demander ce qui distingue ceux du dedans de ceux du dehors. »<sup>1</sup> L'idée de l'égalité dans la dignité humaine – débarrassée de ses origines chrétiennes ou kantienne – est tenue pour dogme religieux par les plus matérialistes des scientifiques. Les arguments sur le statut moral des enfants à naître constituent la seule exception à cette règle générale.

Les raisons de la persistance de cette idée d'égalité dans la dignité humaine sont complexes. Il s'agit, pour une part, de la force de l'habitude et de ce que Max Weber appelait un jour le « fantôme des croyances religieuses défuntes », qui continue à nous hanter. Il s'agit aussi, pour une autre part, des vicissitudes de l'histoire : le dernier mouvement politique important à nier l'idée d'universalité de la dignité humaine a été le nazisme, et les conséquences effroyables de la politique eugénique et raciste de ce régime ont suffi à vacciner ceux qui en ont fait l'expérience et les générations suivantes.

Une autre raison importante de la persistance de cette idée a trait à ce que l'on pourrait appeler la nature de la nature elle-même. Plusieurs des raisons pour lesquelles certains groupes se sont vu refuser leur juste part de dignité humaine se sont révélées être simplement une affaire de préjugés fondés sur des conditions de culture ou de milieu susceptibles de changement. L'idée que les femmes étaient trop irrationnelles ou émotives pour participer à la vie politique, ou que les immigrants de l'Europe du Sud avaient des têtes plus petites que celles de leurs homologues issus de l'Europe du Nord, a été ruinée par une saine science empirique. Le fait que l'ordre moral ne se soit pas complètement effondré en Occident, à la suite de la fin du consensus sur les valeurs religieuses traditionnelles, ne devrait pas nous surprendre, parce que l'ordre moral vient de la nature humaine elle-même et n'est pas quelque chose que la culture doit imposer à la nature.

Tout cela pourrait changer sous l'impact de la biotechnique à venir. Le danger le plus clair et le plus immédiat est que les grandes variations génétiques entre les individus vont se restreindre et se fixer dans certains groupes sociaux distincts. Aujourd'hui, la « loterie génétique » garantit que le fils ou la fille de parents riches et bien établis n'héritera pas nécessairement des talents et des capacités qui ont créé les conditions de la réussite des parents. Naturellement, la sélection génétique a toujours été présente : la politique des mariages assortis implique que les milieux aisés tendront à pratiquer l'endogamie<sup>2</sup> et que – dans la mesure où leur réussite a des fondements génétiques – ils transmettront à leur progéniture de meilleures opportunités de vie. Mais à l'avenir, les forces de la technologie moderne pourront être mises au service de l'optimisation des gènes transmissibles aux enfants. Cela signifie que les élites sociales auront la possibilité non seulement de transmettre des avantages sociaux, mais aussi de les fixer génétiquement. Cela pourrait inclure un jour non seulement des caractéristiques comme l'intelligence et la beauté, mais aussi des traits de comportement tels que l'application, l'esprit de compétition, etc.

La loterie génétique est jugée par certains aussi peu satisfaisante, puisqu'elle condamne certains individus à une intelligence inférieure ou à une piètre apparence ou à des infirmités de toutes sortes. Mais dans un autre sens, elle est profondément égalitaire puisque tout le monde, sans distinction de classe sociale, de race ou d'appartenance ethnique, doit s'en accommoder. L'homme le plus riche peut avoir – et il a souvent – un fils bon à rien. Si la loterie vient à être remplacée par le choix, on ouvre une

---

<sup>1</sup> Charles Taylor, *Sources of the Self : The making of the Modern Identity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1989, pp. 6-7.

<sup>2</sup> Endogamie de classe : le fait de se marier à l'intérieur de sa catégorie sociale.

nouvelle voie de compétition entre les êtres humains, qui menace d'accroître la disparité entre le haut et le bas de la hiérarchie sociale.

Il est intéressant d'estimer ce que l'apparition d'une classe génétiquement supérieure va entraîner pour l'idée de dignité humaine universelle. Aujourd'hui, maints brillants jeunes gens croient qu'ils doivent leurs succès à des contingences aléatoires de naissance et d'éducation, sans lesquelles leurs vies auraient pu prendre une tournure toute différente. En d'autres termes, ils sentent eux-mêmes qu'ils ont eu de la chance et ils sont capables d'éprouver de la sympathie et de la compassion pour ceux qui sont moins chanceux qu'eux. Mais s'ils deviennent des « enfants du choix » génétiquement sélectionnés par leurs parents en fonction de certaines caractéristiques, ils risquent de croire de plus en plus que leur succès est une affaire de bon calcul parental, donc de « mérite ». Ils penseront, agiront et sentiront même peut-être différemment par rapport à ceux qui n'ont pas été choisis de la même façon et finiront à la longue par se considérer comme des créatures d'une essence définitivement différente et – partant – supérieure. Ils arriveront à se percevoir, en bref, comme des aristocrates ; à la différence de ceux de l'Ancien Régime, leur prétention à une naissance supérieure sera ancrée dans la nature, non dans la convention.

L'exposé d'Aristote sur l'esclavage, dans le livre I de sa *Politique*, est instructif à ce sujet. On le condamne souvent comme une justification de l'esclavage en Grèce, mais la présentation est beaucoup plus complexe et elle est importante à rappeler dans le cadre de notre réflexion sur les classes génétiques. Aristote fait une distinction entre esclavage conventionnel et esclavage naturel<sup>3</sup>. Il soutient que l'esclavage serait justifié par la nature s'il se rencontrait des peuples doués de natures d'esclave. L'exposé qu'il fait ne permet pas de dire s'il croit ou non à l'existence de tels peuples : l'esclavage de son temps est essentiellement conventionnel – c'est-à-dire qu'il résulte d'une victoire acquise dans la guerre, ou de l'opinion erronée et fondamentalement raciste que les Barbares constituent une catégorie d'individus qui doivent être les esclaves des Grecs<sup>4</sup>. Les nobles de naissance pensent que leur naissance vient de la nature – au lieu d'être acquise par la vertu – et qu'ils peuvent la transmettre à leurs enfants. Mais, comme le note Aristote, la nature est « fréquemment incapable de produire cela »<sup>5</sup>. Donc, comme le suggère Lee Silver, pourquoi ne pas « s'emparer de ce pouvoir », afin de donner aux enfants des avantages génétiques et de corriger les défauts de l'égalité naturelle ?

La possibilité que la biotechnique permette à l'avenir l'apparition de nouvelles classes génétiquement programmées a été fréquemment notée et condamnée par ceux qui ont spéculé sur l'avenir<sup>6</sup>. Mais la possibilité opposée semble aussi tout à fait plausible : il pourrait y avoir une tendance générale vers une société génétiquement plus égalitaire. Car il semble hautement improbable que, dans nos sociétés démocratiques modernes, les gens restent tranquilles en voyant les élites fixer leurs avantages dans le patrimoine génétique de leurs enfants.

C'est même une des rares choses, dans la politique de l'avenir, pour lesquelles le peuple risque de se révolter et de se battre. Je ne parle pas ici de batailles métaphoriques par l'intermédiaire de *talk-shows* à la télévision ou de débats au Parlement, mais de combats réels à coups de fusil et de bombes. Nos démocraties libérales actuelles, riches et gavées, n'ont que bien peu de sujets politiques pour lesquels le peuple risque de prendre les armes, mais le spectre de l'inégalité génétique programmée pourrait bien être l'un de ceux-là et jeter les gens dans la rue.

Si l'opinion se mobilisait suffisamment contre l'inégalité génétique, il y aurait deux possibilités d'action. La première et la plus délicate serait d'interdire tout simplement l'usage des biotechniques pour améliorer les caractéristiques humaines, et de refuser toute compétition dans ce domaine. Mais la notion même d'amélioration risque de devenir trop puissamment attractive pour qu'on s'en prive ; ou bien il

---

<sup>3</sup> Aristote, *Politique*, I, 2, 13, 1254b, 16-24.

<sup>4</sup> Ibid. I, 2, 18, 1255a, 22-38.

<sup>5</sup> Ibid. I, 2, 19, 1255b, 3-5.

<sup>6</sup> Voir, par exemple, Dan W. Brock, « The Human Genome Project and Human Identity », in Weir, et al. (Iowa City : University of Iowa Press, 1994), pp. 18-23.

pourrait s'avérer difficile d'imposer une loi interdisant aux gens d'améliorer leurs enfants ; ou encore il se trouverait des tribunaux pour déclarer qu'ils ont parfaitement le droit d'agir ainsi. A ce moment, une seconde possibilité se présente, qui est d'utiliser cette même biotechnologie pour élever le niveau de base<sup>7</sup>.

C'est en effet le seul scénario dans lequel il serait possible, à l'avenir, de voir une démocratie libérale reprendre une politique d'eugénisme dirigée par l'Etat. Les anciennes formes d'eugénisme – détestables – discriminaient les handicapés et les *minus habentes*<sup>8</sup> en leur interdisant d'avoir des enfants. Il pourrait au contraire devenir possible, dans l'avenir, de procréer des enfants plus intelligents, en meilleure santé et plus « normaux ». Elever le niveau de base est une opération à l'échelle nationale que l'intervention de l'Etat peut seule mener à bien. Les techniques d'amélioration génétique seront vraisemblablement coûteuses, mais même si elles devenaient bon marché et faciles d'accès, les gens pauvres et manquant d'éducation n'en tireraient guère parti. La ligne rouge qui définit la dignité humaine universelle devrait donc être renforcée, en permettant à l'Etat de s'assurer que personne ne reste à l'extérieur.

La politique de sélection des futurs êtres humains sera très complexe. Jusqu'à présent, la gauche s'est opposée globalement au clonage, à l'ingénierie génétique et aux autres biotechniques pour plusieurs raisons, incluant l'humanisme traditionnel, les problèmes d'environnement, la suspicion à l'encontre de la technologie et surtout des sociétés qui les utilisent, et la peur de l'eugénisme. Cette même gauche a toujours cherché, historiquement, à diminuer l'importance de l'hérédité au bénéfice de facteurs sociaux pour expliquer les productions des hommes. Pour que des esprits de gauche arrivent à soutenir l'ingénierie génétique en faveur des déshérités, il leur faudrait d'abord admettre que les gènes sont importants dans la détermination de l'intelligence et d'autres éléments sociaux fondamentaux.

La gauche a été – logiquement – plus hostile à la biotechnologie en Europe qu'aux Etats-Unis. Une bonne partie de cette hostilité est imputable à la plus grande force des mouvements écologistes qui ont mené campagne – par exemple – contre les aliments et les organismes génétiquement modifiés. (Reste à voir si certaines formes d'écologie radicale se transformeraient ou non en une hostilité déclarée envers la biotechnologie humaine. Certains écologistes défendent apparemment la nature contre les êtres humains, et semblent plus sensibles aux menaces sur la nature non humaine.) Les Allemands en particulier – ce qui se conçoit aisément vu leur histoire récente – restent extrêmement sensibles à tout ce qui pourrait avoir un relent d'eugénisme. Le philosophe Peter Sloterdijk a soulevé une tempête de protestations en 1999, lorsqu'il a suggéré qu'il serait bientôt impossible aux gens de refuser le pouvoir de sélection que la biotechnique leur fournit, ajoutant que la question de produire quelque chose qui « dépasse » l'homme, évoquée par Platon et Nietzsche, ne pouvait plus être ignorée<sup>9</sup>. Il a été éreinté par le sociologue Jürgen Habermas – de l'« Ecole de Francfort » - qui s'est élevé aussi, dans d'autres contextes, contre le clonage humain<sup>10</sup>.

Francis Fukuyama, *La fin de l'homme*, 2002, trad. D.-A. Canal, éd. Gallimard, Folio-actuel, 2<sup>ème</sup> partie, IX, pp. 273-281

---

<sup>7</sup> Cette possibilité a déjà été suggérée par Charles Murray : voir son article « Deeper Into the Brain », in *National Review*, 52 (2000), pp. 46-49.

<sup>8</sup> [Personnes de faible intelligence].

<sup>9</sup> Peter Sloterdijk, « Regeln für den Menschenpark – Ein Antwortschreiben zum Brief über den Humanismus », in *Die Zeit*, n°38, 16 septembre, 1999.

<sup>10</sup> Jürgen Habermas, « Nicht die Natur verbietet das Klonen : wir müssen selbst entscheiden. Eine Replik auf Dieter E. Zimmer », in *Die Zeit*, n°9, 19 février 1998.